

Tel quel 29 oct. 46

Théâtre

PAR GEORGES PIOCH

De Pierre Brasseur à Shakespeare

Théâtre La Bruyère : Un ange passe. — Marigny
(Spectacles Madeleine Renaud et Jean-Louis
Barrault) : *Hamlet*.

LE Théâtre La Bruyère, ainsi nommé parce qu'il ouvre sur la rue parisienne attribuée à l'auteur des *Caractères*, s'anime aujourd'hui, et s'anime longtemps, je crois, du vicieux Florise, lequel rassemble et concilie dans sa scélératesse prodigieuse avec bien des caractères impalpables à cet animal abusif que nous appelons l'Homme. Imaginez dans la chambre où il se confie, dans le fauteuil roulant où, paralysique des jambes, il se véhicule, un type assez divers, assez profond dans sa cocasserie pour être à la fois Argan, Diogène, Panurge, Alceste, La Brige, Ubu, voire Iago, ce critique, j'en passe, et des plus humains, hélas ! Poit, indélébile — acteur et commentateur — à un drame qui est aussi bouffonnerie et poésie, un drame macabre et, pourtant, de bonne humeur, lequel fait son unité d'une étonnante confusion des genres. Une digression — extravagance et vérité — qui rend le son de la sagesse et prête ainsi, chez le spectateur, autant à l'émotion de pensée qu'à un rire innocent des gosses, grands et petits... Une œuvre qui, à l'instar de plusieurs autres dans notre époque insensée et malheureuse, est pleine de la hantise philosophique de la mort, oscillant à celle-ci, complaisamment pensée, à la vie la plus quotidienne, la plus « bourgeoise »... Aucune morale ne s'y propose ; mais à combien de morales ne nous dispose-t-elle pas à faire réflexion ? Or, cela n'est pourtant que du théâtre, mais pleinement du théâtre, écrit par un homme de théâtre, joué par un homme de théâtre. Ainsi, cela, qui jamais ne prêche, jamais ne démontre, mais qui sug-



gère d'autant plus, est-il présentement d'une vie, d'un effort, d'une action incomparables.

Le miracle, c'est que tant de couleurs réunies aient pu s'ordonner, s'épanouir dans une œuvre saine, tonique même, de la représentation de laquelle on sort, non pas — comme de *Huis Clos*, par exemple, où la hantise de la mort n'est pas moins féconde — écaraté, humilié d'être un homme, mais résigné sans trop de dégoût ni de peine à n'être décidément que cela... Tout au plus, soulrais-je effacer ça et là — ce qui serait facile à M. Pierre Brasseur — un peu de littérature trop gentiment appliquée.

J'y vois traîner mes amis et voudrais y attirer mes lecteurs. Le vicieux Florise seul, et l'extraordinaire composition qu'en a faite M. Pierre Brasseur, qui se met par elle sur le rang des plus grands acteurs, cela, comme on dit, vaut le voyage.

Et voici, en bref, l'attribution. Un jeune homme de vingt ans qui, tourmenté de littérature, vivait bourgeoisement dans sa famille bourgeoise, s'est suicidé. Pourquoi ? C'est là ce que se demandent père, mère, frère, servante, fiancée, et le grand-père Florise, po-

olympique loquace, que nous décou-
vrons vêtus dans sa chambre.

Les parents reviennent du cir-
cité; la fiancée aussi... Q el-
qu'un d'autre revient, mais de
plus loin sans doute: le suicidé
lui-même, encore mal fait à sa
condition de trépassé. Incisive,
inavouable à tous, sauf à son grand-
père quand, sommeillant, celui-ci

Pierre Brasseur

réve, le revenant ne va plus cesser
d'intervenir, de s'ébattre, de par-
ler devant nous. Lui seul pourrait
répondre à la question dont tous
sont ici obédés.

Il n'y répondra qu'après avoir
laissé se jouer devant nous le dra-
me — poésies et bouffonnerie —
où s'est heureusement occupé M.
Pierre Brasseur.

La fiancée, qui veut qu'il se
soit tué pour elle, et qui reste par
lui possédée, s'en désespère jus-
qu'à se livrer physiquement, une
mit ou deux, au frère du suicidé,
lequel est bien le plus promoteur
des bien-pensants. Le dégoût
qu'elle en a la précipite à se
suicider, elle aussi. Puis elle
revient afin d'agoniser sous nos
yeux. Ainsi rencontre-t-elle, en-
fin visible et audible pour elle,
le fiancé dont elle n'a cessé de
réver. La scène est d'une signifi-
cation, d'un charme et d'une beauté
peu communs. Pourquoi s'est-il
suicidé? Sans le vouloir, et nul
n'en a été responsable. Il achevait
un roman, dont le dénouement de-
vait être le suicide de son héros.
Littérateur sincère et d'autant plus
cubain, il a voulu miner le sui-
cide qu'il allait écrire. Mais il ne
savait pas que le résoudre était
chargé. Et voilà.

Ainsi a-t-il été conduit non seu-
lement à godailler la mort, mais à
philosopher patiemment à propos
d'elle. Ainsi reproche-t-il à sa
fiancée de l'avoir tué. Elle vi-
vante, lui mort, ils résistent encore
tout mêlés l'un à l'autre! Les voici
désormais l'un à l'autre bien morts.
Parvint ici mon compte rendu. Si
l'élémentaire prohibé d'un critique
est de raconter suffisamment la
pièce qu'il se permet d'apprécier
publiquement, sa traduction serait
d'en vouloir traduire l'insupportable.
Or cela, c'est broutage, c'est
même le principal, dans l'œuvre
prosopée de M. Pierre Brasseur.

Je vous ait dit le grand acteur,
grand serviteur qu'il est à soi-
même. Lorsque, en 1943, Un
ange passe fut représenté pour la
première fois à l'Ambigu, il figu-
rait le revenant, ayant laissé à un
comédien bédouille, mais constant
à l'erreur, le rôle du vieillard Flo-
risse. Je ne crois pas que l'on y
puisse surpasser la mesure admi-
rable où il vient de se réaliser. Le
rôle du suicidé lui convenait
moins. M. Jean Carmet, qui le



remplace, s'y montre meilleur, et
même excellent. Excellentes aussi
Mmes Cécile Didier et Marcelle
Yvon, qui, avec MM. Méric,
Clarins, Arpaillange et Dormance,
seront bien leur auteur et cama-
rade.

Mme Paquita Claude, la fian-
cée, est une véritable nature de
théâtre, sincère, ardente, fervente;
il ne lui manque que d'avoir ache-
vé d'apprendre son métier. Un
ange passe lui en procure l'occa-
sion et, par son long succès, lui en
donnera le temps. Bon décor; bon-
ne mise en scène; bons éclairages.

Je ne vois pourtant pas vous
raconter Hamlet. Je vous
dirai, au moins, que — non
moins, d'ailleurs, que celle
de Marcel Schiöob et d'Eugène
Morand, mise à l'honneur par Sa-
rah Bernhardt — la traduction
qu'André Gide a faite du chef-
d'œuvre est excellente. Non seu-
lement, elle sera un régal pour les
lecteurs, mais, par sa souplesse, par
ce qu'elle a de précis dans les
moindres nuances, elle conviendrait
au théâtre. « Shakespeare et le Na-
ture », ainsi qu'écrivit Musset, Sha-
kespeare et le Poète y vivent tout
entiers.

La mise en scène où vient de les
ranimer M. Jean-Louis Barrault a
le mérite, qui, pour mon goût,
passe tout autre, de ne jamais dis-
traire du texte immense l'attention
du spectateur. Il la commande, il
y règne. Les voici pleinement ac-
cordés l'une à l'autre. Bravo! La
discrète musique de scène d'Arthur
Honegger, les lumières et l'ombre
n'interviennent ici que pour y être
opportuns. Je n'ai pas aimé les
costumes, à l'exception de celui
que porte Mme Marie-Hélène
Dasté (la reine). Mais cela ne m'a

géné en rien. Et je préfère à toute
invention plus ou moins générale la
combinaison de décors et de dispo-
sitions où M. Barrault a simple-
ment réussi. Que n'a-t-il agi aussi
décevantement quand, chez Molière,
il mettait en scène Phèdre et Ra-
cine!

Ce qui vaut aussi d'être grande-
ment loué dans ce premier specta-
cle Madeleine Renaud et Jean-
Louis Barrault, c'est le zèle, cet
amour du théâtre que l'on sent ar-
dent, fervent, religieux, prêt à
toutes les audaces, mais aussi —
ce qui est rare et plus beau — à
tous les sacrifices.

Qu'un tel amour n'ait point fait
de miracles, cela plaide sympathi-
quement pour l'impuissance hu-
maine, alors, surtout, que l'auteur
est Shakespeare. Les comédiens,
nombreux ici, ont montré un mé-
rite un peu trop scolaire, tranchant
ainsi avec la couleur d'acteurs aus-
si solides en leur métier que MM.
André Brunot (Polonius), Pierre
Renoir (Claudius), Georges Le
Roy (le spectre) et Mme Marie-
Hélène Dasté (Gertrude). J'atten-
dais de Mme Jacqueline Bouvier
plus qu'elle n'a donné. Que lui
manque-t-il pour être vraiment
Ophélie? Une présence d'âme, je
ne sais quel halo qui, dans mon
admiration, l'ait suicidé pareille à
la malheureuse amante d'Ham-
let. Le souvenir est aujourd'hui
cruel qui me représente dans ce
rôle, telle que je l'y vis, voilà...
(mais ne comptons plus les années);
l'ingubilité de Marguerite Moreno,
comme s'il fallait à figurer,
pour la gloire de Jean Giraudoux,
une autre folle: celle de Chaillot.

Trois Hamlet me hanteront
toujours: Monnet-Sully, inévi-
tablement certes, mais sublime;
Zaccari, impossible plastique-
ment, mais magnifique, et Moïssi,
raisonnable et grand. La nature
a moins favorisé, dans la belle ci-
toisine qu'il vient de remporter, M.
Jean-Louis Barrault. Si les moyens
étaient chez lui étendus à l'infini.



Pierre Brasseur
dans « Un ange passe »

gence, si le comédien y doublait
toujours le mime, souvent incom-
parable, bien peu d'acteurs le
pourraient égaler aujourd'hui. La
valeur n'en est sans doute que plus
grande qui fait de lui un Hamlet
passionnément velléitaire ainsi que
l'est le prince danois lui-même, et
qui sait mesurer à un art sobre,
profond, parfois tragique, le ro-
mantisme ordinaire à son visage.
Me ferai-je comprendre — ô gali-
matias! — si je dis que je l'ai
admiré dans ce rôle écrasant plus
dantesque que shakespearien?